

Nous sommes tous masculinistes...

... ou musculinistes? demande l'auteur qui répond – non sans faire son *mea culpa* – aux fiers-à-bras de la condition masculine qui jouent la carte du désarroi pour mieux attaquer les femmes et les féministes.

par Francis Dupuis-Déri

Pas besoin de voyager en Afghanistan ou de se plonger dans des livres d'histoire pour voir à quoi ressemble le patriarcat. Dans un pays inégalitaire comme le Canada, des hommes sont seuls ou presque à la tête du pays, des provinces et des villes, des partis politiques, des grandes compagnies et des banques, des médias de masse, des industries culturelles, des universités, des syndicats et associations étudiantes, des conseils du patronat. Dans le monde, on trouve exclusivement des hommes à la tête du G8, de la Banque mondiale et du Fonds monétaire international, de l'Union européenne, de l'OTAN et de l'ONU, de la Maison-Blanche, du Pentagone et du Vatican. Les hommes sont ici et ailleurs majoritaires dans les métiers les plus prestigieux et les mieux rémunérés, et les hommes en couple hétérosexuel jouissent de privilèges par rapport aux femmes, profitent de leur travail domestique non payé, sans parler de l'exploitation sexuelle et de la violence. Bref, en termes de tendances (très) lourdes, nous vivons dans un monde contrôlé par des hommes, malgré les avancées historiques importantes des femmes.

Rien de plus scandaleux alors que le ressac antiféministe et masculiniste. Des hommes et quelques femmes (Denise Bombardier, par exemple) déclarent que le féminisme avait sa raison d'être, mais qu'il est allé trop loin. Les hommes seraient en « désarroi », voire dominés par les femmes dont les luttes auraient ruiné l'identité masculine. Ce mouvement masculiniste – on pourrait même dire *musculiniste*, tant il valorise une conception viriliste de la

masculinité – se mobilise sur Internet, pratique le *lobbying* politique et se déploie dans des réseaux d'aide aux hommes, y encourageant l'antiféminisme.

Selon les masculinistes, les hommes vivent de graves problèmes dont l'échec scolaire, la perte de leurs enfants et le suicide. Les masculinistes oublient de dire que les garçons réussissent mieux à l'école aujourd'hui qu'il y a 20 ans et que l'identité masculine traditionnelle (le garçon sportif et turbulent) mine les chances de réussite scolaire. Ils ne veulent pas avouer que si les hommes se suicident plus souvent que les femmes, c'est en grande partie parce qu'ils utilisent des armes à feu, ces outils de mort encore associés aux « vrais mâles ». Quant au divorce, les masculinistes qui revendiquent des droits pour les pères ne mentionnent pas que c'est au moment d'une séparation que les femmes courent le plus de risques d'être battues et même tuées, d'où la nécessité qu'un juge accorde, selon le cas, la garde exclusive des enfants à la mère pour qu'elle puisse tenir à distance un homme qui menace son intégrité physique.

Le masculinisme est une machine de guerre contre les femmes. L'histoire des mouvements d'émancipation le montre bien : les dominants en colère contre-attaquent lorsque des dominées refusent d'être victimes, les confrontent et leur arrachent une parcelle de pouvoir. Le masculinisme qui s'agite publiquement n'est que la pointe de l'iceberg : entre amis ou collègues, des hommes laissent entendre qu'ils aimeraient que les femmes gagnent des droits sans qu'en soit affectée leur



vie d'homme. Dans leur orgueil froissé, ils oublient que les maîtres du monde sont encore mâles. Ils oublient aussi que l'identité masculine traditionnelle est structurée par un sentiment de supériorité et nécessite une subordination des femmes.

Même les hommes qui se disent solidaires du féminisme (moi y compris) peuvent compter sur des femmes comme auxiliaires dans la sphère privée, que ce soit une mère, une sœur ou une amante. Une armée de femmes mal payées et souvent méprisées assume des services (garderies, écoles, hôpitaux, secrétariat, pornographie, prostitution, etc.) qui facilitent le monopole des hommes sur des postes plus avantageux. Ainsi, les hommes bénéficient collectivement du patriarcat. Nous sommes tous masculinistes à notre manière et, selon l'occasion, par intérêt bien sûr, et aussi par pure misogynie, arrogance, ressentiment, solidarité envers d'autres hommes, paresse et facilité ou simplement par habitude. Non seulement le féminisme n'est pas allé trop loin, il n'est pas allé assez loin.

FRANCIS DUPUIS-DÉRI est essayiste, romancier et politologue associé au groupe de recherche Le soi et l'autre et au Centre de recherche en éthique de l'Université de Montréal (CRÉUM).